



Pierre
Cassou-
Noguès

La mélodie du tic-tac

et autres bonnes raisons
de perdre son temps

Flammarion

Pierre Cassou-Noguès

La mélodie du tic-tac

et autres bonnes raisons de perdre son temps

La vie ordinaire efface le temps perdu : il faut travailler pour vivre, et pour que l'ordre social se maintienne. Perdre son temps devient alors une forme de sabotage. Raison pour laquelle nous ne parlons pas de ce temps que nous perdons ; raison pour laquelle aussi le langage ordinaire se prête mal à décrire le temps perdu.

On risque donc ici un éloge de l'inactivité. En faisant redécouvrir plusieurs façons de perdre son temps : la mélancolie, le divertissement, la panne, la procrastination, la flânerie, l'ennui, la rêverie, la cigarette... Mais en constatant également que toutes ces expériences ne sont pas celles de ce temps « volé », « dérobé », « tué » que définit plus précisément le verbe *traîner*.

Ceux qui traînent : les passants dans un cimetière, certains personnages d'Aragon ou de Queneau, M. Hulot détraquant l'ordre des vacances, les passagers d'un RER stoppé par la neige, l'internaute soudain débranché. Ces moments étranges - où Pascal, lui, pariait sur Dieu... - sont autant d'expériences de pensée. Car philosophe est celui qui ne craint pas de rater son train.

Pierre Cassou-Noguès enseigne la philosophie à l'université Paris VIII. Ses travaux récents concernent les relations entre imaginaire, science et philosophie. Il a notamment publié : Les Démons de Gödel (2007), Mon zombie et moi. La philosophie comme fiction (2010), Lire le cerveau (2012), ainsi qu'un roman L'Hiver des Feltram (2009).

Flammarion

La Mélodie du tic-tac

DU MÊME AUTEUR

Lire le cerveau. Neuro/science/fiction, Seuil, « La couleur des idées », 2012.

Mon zombie et moi. La philosophie comme fiction, Seuil, « L'ordre philosophique », 2010.

Le Bord de l'expérience. Essai de cosmologie, PUF, « MétaphysiqueS », 2010.

L'Hiver des Feltram, Éd. MF, « Frictions », 2009.

La Ville aux deux lumières. Géographie imaginaire, Éd. MF, « Les mondes possibles », 2009.

Les Démons de Gödel. Logique et folie, Seuil, « Science ouverte », 2007.

Une histoire de machines, de vampires et de fous, Vrin, « Matière étrangère », 2007.

Gödel, Belles Lettres, « Figures du savoir », 2004.

De l'expérience mathématique. Essai sur la philosophie des sciences de Jean Cavailles, Vrin, « Problèmes et controverses », 2001.

Hilbert, Belles Lettres, « Figures du savoir », 2001.

Pierre Cassou-Noguès

La Mélodie du tic-tac

et autres bonnes raisons
de perdre son temps

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction de Benoît Chantre

© Flammarion, Paris, 2013
ISBN : 978-2-0813-1578-5

Avertissement

Perdre son temps, traîner, procrastination, paresse, remords, oublier, se divertir, s'ennuyer, mélancolie, fumer, néant, fuir, un train arrêté en pleine voie, ne pas se presser, flâner, observer, marcher, dormir, ne pas dormir, ne plus bouger, prendre racine, rester assis, seul avec son verre, regarder la télévision, allumer l'ordinateur, prison, usine, cadence, sabotage, ralentir, s'interrompre, changer de rythme, vacances, tomber en panne, allongé sur la plage, flotter, faire la planche, parler pour ne rien dire...

Le temps perdu, le temps volé, le temps que l'on tue, l'inactivité, c'est cette constellation qui m'intéresse. Je voudrais faire l'éloge du temps perdu et explorer ses différentes modalités, sans ordre, au hasard, sur quelques exemples, avec la désinvolture, la négligence, l'incohérence d'un promeneur qui hésite à chaque pas et ne sait pas où il va.

Les chapitres qui suivent représentent différentes variations sur le temps perdu. Inutile de les lire du début à la fin. Enlevez une vertèbre, comme dit l'autre, et les deux morceaux se rejoindront sans peine.

Traîner

Plusieurs silhouettes errent dans les allées. C'est l'heure creuse, quand les gens qui travaillent sont déjà passés et ceux qui ne travaillent pas réussissent encore à s'occuper. Nous sommes quelques naufragés que le matin a laissés dans le parc.

J'avais rendez-vous en ville, mais je suis tombé de ce vaisseau immatériel qui nous emmenait tous ensemble, en file indienne ou par rang de deux, depuis la bouche du métro jusqu'aux immeubles de bureau, de l'autre côté de cette étendue végétale. Personne n'a donné l'alerte. Je suis resté accroché à une chaise de métal.

L'histoire de mes compagnons d'infortune est probablement analogue à la mienne. Les distances entre nous se sont démultipliées. Nous pouvons bien nous observer les uns les autres, au loin, mais il est impossible de nous faire signe, ou de nous parler ; impossible aussi de gagner les grilles du parc de l'autre côté de pelouses vastes comme des océans.

Ce sont des lycéens, je ne les ai pas vus arriver. Ils ont dû faire du bruit, pourtant. Leur professeur a même peut-être lancé quelques coups de sifflet pour les faire

taire. Ils courent maintenant autour de la pelouse. L'enseignant est immobile, debout. Il porte aussi un survêtement. Il tient un chronomètre à la main et égrène le temps qui passe : un trente-cinq, un quarante, un quarante-trois, allez, allez ça traîne, un cinquante-deux, allez, allez ça traîne, deux minutes, deux dix, deux treize, deux vingt, allez, allez ça traîne, deux vingt-cinq, deux trente et un.

Le cours de sport se termine. Les lycéens repartent. D'autres les remplacent et un nouveau professeur, avec le même sifflet et le même chronomètre. Je ne bouge pas. C'est une sorte de duel, ou de bras de fer, avec le temps qui cherche à m'entraîner. Je résiste.

Ma victoire n'est que provisoire, bien sûr, comme le sont toutes celles que l'on obtient sur le temps. Resté seul, je suis assailli par une multitude de désagréments : l'ennui, le mal au dos, la faim. Le parc retrouve ses dimensions humaines.

Je marche le long du boulevard, portant un sac trop lourd, un fatras inutile. L'air est irrespirable. Les voitures, pare-chocs contre pare-chocs, les quelques autobus immobilisés en travers des carrefours, le camion à contresens qui tente de démarrer ne grondent plus mais s'unissent dans une sourde vibration. La gare de l'Est au bout de la perspective ressemble à un mirage tant elle tremble dans la chaleur des gaz d'échappement. Un jeune homme me bouscule, qui avance à grands pas, puis se retourne vers moi :

« Tu traînes ! »

Je m'apprête à bredouiller quelque chose quand sa compagne me double aussi et répond à ma place : « Ça va ! » Le couple reprend son chemin, lui devant, elle derrière.

*

Mon Collègue m'a offert un livre, *Courir*, dans l'intention sans doute de me tirer de ma paresse. C'est un excellent livre, même quand on ne court pas. Je le finis d'une traite. Je me sens moi aussi comme un marathonien dans les derniers kilomètres, porté par la seule inertie de mon corps, l'esprit vide ou ne faisant qu'exprimer les mouvements automatiques de ce corps : un robot spinoziste.

J'allume la radio. J'entends encore parler d'un livre de philosophe, sur la marche à pied.

Marcher, courir. Je me demande de quoi je pourrais parler, moi.

Le vélo ? Pédaler ?

Régulièrement, en effet, je suis pris d'une compulsion, que je ne m'explique pas bien, qui me pousse à acheter un vélo : un vélo d'occasion, mal aimé par son premier propriétaire et que je remets en état. Je possède donc une véritable écurie. Les vélos, je me dis, sont des objets techniques particulièrement intéressants. À la différence de la plupart des machines qui nous entourent, voitures, téléphones, ordinateurs, et qui se prêtent en général à une multitude d'usages, les vélos sont spécialisés. On ne peut pas prendre un vélo de ville pour la course, ni inversement, ni un vélo de course

pour rouler dans le sable, etc. Chaque vélo a son usage, qui s'exprime dans sa morphologie, la géométrie du cadre, et ses accessoires, ses organes, dirait-on pour un être vivant, les freins, les pneus, même la selle.

Par ailleurs, le vélo réalise une médiation sensible entre l'humain et son environnement, adapte l'humain à son environnement et, de différentes façons, modifie celui-ci. Il modifie la perception des distances par exemple, ce qui revient à transformer la structure de l'environnement. Ou il fait apparaître des pistes cyclables sur les trottoirs des boulevards, qui obligent les piétons à longer les façades.

Évidemment, je sais bien que cet intérêt pour l'objet technique n'explique nullement ma passion pour la chose ni les heures que je passe à consulter les sites où se discutent et se vendent des vélos. Je ne sais pas d'où cela me vient. Je n'ai jamais réussi à tout à fait l'analyser.

Mais pédaler ? Je n'aime pas particulièrement pédaler. Il me suffit souvent d'essayer mes vélos dans la rue en bas ou de les regarder, alignés dans la cave.

Pédaler. Le mot évoque pour moi une longue côte, un faux plat de plusieurs kilomètres. Le vent souffle en général du haut de la côte et me prend donc de face. La route est bordée de champs, où pousse quelque espèce de céréales. Au printemps, le sol se couvre de sortes d'herbes, d'un vert sale, qui restent assez basses et ne fleurissent jamais. La plus grande partie de l'année, les champs sont dénudés et l'on n'y voit que la terre labourée. Plus loin se dessinent de vagues collines. Il n'y a pas un village ni une maison, simplement

un calvaire sous un noyer, à l'angle avec un chemin de terre qui s'éloigne dans les champs.

Il fait gris et, peut-être, quelques gouttes commencent à tomber, de petites gouttes. Je n'ai pas à craindre un orage ni même une averse. Rien que la fatigue, l'ennui et un fort sentiment d'absurdité. Parce que rien ne m'oblige à pédaler ainsi. Je pourrais rester chez moi.

Évidemment, je range ensuite le vélo à la cave et n'y touche plus pour quelques mois.

Pédaler. Ce n'est pas pour moi. Je réfléchis : qu'est-ce que je fais pendant que les autres marchent, courent ou roulent ? Et, brusquement, j'ai la réponse. *Traîner.*

*

Vous avez quelque chose à faire. C'est une condition nécessaire pour traîner. La tâche en elle-même n'importe nullement. D'autant que vous n'en viendrez pas à bout, puisque, aujourd'hui, vous avez décidé de traîner.

Le mot « décider » est peut-être abusif. Cela a pu vous tomber dessus, sans même que vous vous en rendiez bien compte. Vous avez commencé par faire un détour sur le chemin, pour profiter du soleil, ou vous avez pris un café, et un second, ou vous vous êtes simplement assis sur le canapé, chez vous, pour souffler quelques minutes avant de vous lancer : admettons, il s'agissait de réparer le robinet de la salle de bains qui fuit depuis plusieurs semaines. Les outils vous attendent et les joints tout neufs, achetés la veille.

Le temps a passé. Le poids sur vos épaules s'est alourdi. Et vous savez maintenant que cette nuit vous entendrez encore des gouttes tomber du robinet.

Qu'allez-vous faire ? Sortir, allumer l'ordinateur, vous approcher de la fenêtre et regarder les passants dans la rue ? Vous hésitez. Vous ne pouvez plus choisir. Vous ne ferez rien d'utile, c'est sûr. Mais des choses inutiles, il y en a trop. L'éventail des possibles est infini, sans bornes ni réelles distinctions. Tout y est inutile, précisément. Ce moment d'hésitation se prolonge : vous traînez.

Vous voudriez ne pas traîner ? Moi aussi. Personne ne veut perdre son temps. C'est coupable. La vie mérite d'être vécue pleinement. Il faudrait jouir de chaque minute et ne pas gaspiller le temps. Pas plus que la nourriture. Vous connaissez le refrain : il y a des gens qui n'en ont pas.

Traîner implique une culpabilité, un remords. Sans quoi, du reste, nous tomberions dans la paresse. Les autres disent peut-être que c'est de la paresse. Nous les laissons dire, mais nous savons que traîner ne se réduit pas à la paresse. Ce n'est pas non plus se reposer, ni flâner. Ce n'est pas forcément s'ennuyer, c'est rarement se divertir. Il n'est pas plus facile de dire ce que traîner n'est pas.

*

Qu'est-ce que traîner ? Comment parler du temps perdu ? Dois-je réfléchir à ma propre expérience, raconter comment je perds mon temps, ou, au contraire,

observer les autres, imaginer par exemple une ville dont les habitants passeraient leur temps à traîner : tout irait à vau-l'eau, personne ne ferait les courses dans ces supermarchés où personne ne travaillerait.

Que serait une philosophie du temps perdu ? Une phénoménologie, racontée en première personne, ou une sorte d'étiologie, un panorama éclectique de l'inactivité ? Le problème est bien là. Cette étiologie serait insuffisante : traîner est une expérience qu'il s'agit d'interroger en première personne. Et, pourtant, une pure phénoménologie du temps perdu est impossible, parce que l'on ne peut parler du temps qu'on perd au présent et à la première personne.

Mon Collègue est méticuleux et ponctuel. Le bureau que nous partageons est parfaitement rangé, d'une propreté et d'une sobriété exemplaires. Le seul ornement consiste en une horloge accrochée au mur. Quand j'arrive, mon Collègue regarde l'heure et nous pouvons l'un et l'autre constater mon retard. Il n'y a rien à ajouter. Il me demande pourtant si j'ai traîné en chemin. C'est alors différent. Je lui réponds : « Non, j'ai mal à la cheville, je me suis reposé quelques instants dans le parc. » Il peut penser que je mens, mais, pour connaître la vérité, il n'a pas d'autre moyen que de m'interroger. Il pourrait m'avoir observé dans le parc. Rien ne permettrait de déterminer pour sûr si je traînais ou si je souffrais. Comme souffrir, traîner semble renvoyer à une expérience intérieure, dont le sujet seul connaîtrait la réalité.

Et, quand on demande, qu'est-ce que perdre son temps ? C'est, semble-t-il, cette expérience intérieure

que l'on veut sonder. Comme lorsqu'on demande : qu'est-ce que souffrir ? qu'est-ce que penser ? La différence est qu'il n'y a pas de difficulté, pour un philosophe du moins, à énoncer : « je pense », alors que le philosophe ne dit pas, ou dit rarement « je traîne ».

« Ah, moi, je traîne ? » C'est à mon Collègue que je répons. Je me défends de traîner.

C'est, je crois, un des rares exemples où l'on utilise le verbe « traîner », sans complément d'objet, au présent et à la première personne. « Ça traîne », « tu traînes », « j'ai passé l'après-midi à traîner », il est facile d'imaginer des situations pour chacune de ces locutions. Mais, en général, on ne dit pas : « Je traîne », ou « je suis en train de traîner ». Le verbe « traîner » dans son usage intransitif ne se conjugue pas naturellement à la première personne du présent. Je peux me dire, comme Perec dans *Un homme qui dort*, « tu traînes », mais je ne me dis pas : « Je traîne. »

Il est difficile de raconter au présent comment je perds mon temps. Peut-être d'abord parce que je ne peux pas perdre mon temps en même temps que je le raconte. Du fait même de le raconter, je ne le perds déjà plus tout à fait. Il y a donc toujours une disjonction entre l'inactivité retracée et le temps dans lequel elle est retracée. Plus profondément, ensuite, le fait de traîner conduit à une désobjectivation, un oubli de soi, une difficulté à dire « je », qui échappe à la phénoménologie ou la conduit à sa limite.

« Traîner » est une singularité philosophique, qui semble à la fois renvoyer à une expérience en première

personne mais en interdire l'énonciation. De cette inactivité, qui m'isole de mon environnement, les philosophes peuvent tirer : « Je pense » et, selon la formule bien connue, un : « Je pense donc je suis. » Pourtant, ce traîner, dont sort le « Je pense », ne s'exprime pas lui-même dans une énonciation à la première personne du présent. C'est une expérience paradoxale et, surtout, une expérience sans évidence.

Enfin, la vie ordinaire tend à minimiser le temps perdu, à l'effacer, à le passer sous silence. Sans doute parce que la structure sociale exige que nous travaillions. Il nous faut travailler non seulement pour vivre, mais pour que l'ordre social que nous connaissons se maintienne. Perdre son temps est une forme de sabotage. C'est pourquoi le temps perdu, le fait de traîner, prend une valeur négative. C'est un interdit et, finalement, un refoulé de la vie ordinaire. Nous ne parlons pas volontiers du temps que nous perdons et le langage ordinaire se prête souvent mal à décrire ce temps perdu.

La première tâche serait donc de réveiller l'expérience, nos expériences, du temps perdu et de tenter un éloge ambivalent de l'inactivité, une invitation à traîner, où pointe le remords. Nous ne pouvons que regretter de perdre notre temps : par définition, nous l'avons perdu, il était inutile, nous n'en avons rien fait. Il ne s'agit pas, et il serait impossible, d'éliminer ce remords, il fait partie du temps perdu.

Avons-nous toujours traîné et continuerons-nous à traîner ? Je n'en suis pas certain. « Traîner » est un phénomène moderne, corrélatif d'un certain stade de la

technologie, un temps perdu dans une économie des machines et qui tend peut-être à disparaître aujourd'hui. Où d'autres machines se développent qui ne nous laisseront bientôt plus traîner. Il faudrait alors défendre notre droit à traîner.

Et je voudrais enfin montrer que cette inactivité est au fondement de la philosophie, un sol sur lequel s'appuie la philosophie mais qu'elle recouvre et qu'elle oublie, dans l'évidence d'un sujet qui pense et ne traîne plus.

Une impossible économie

Vous connaissez ce sentiment : on devrait être ailleurs, chez soi, par exemple, mais pas nécessairement, il y a quelque chose comme un repas qui vous attend, on n'y va pas avec une conscience croissante de sa culpabilité. Encore cinq minutes, deux minutes, une minute. On n'y va pas. C'est cela le temps volé. Un temps qui n'est pas comme les autres. Gâché aussi, dilapidé. Une habitude profonde du devoir se mêle à un sens étrange de l'économie, d'une économie incompréhensible des minutes. Comme si on ne vivait pas quand on fait autre chose que ce qu'on est censé faire, devoir faire. Tant pis, on n'ira pas. Ce n'est pas que l'on tienne spécialement à traîner ici, qu'on préfère y être. On y est. Voilà tout ¹.

Bérénice a une vie : un mari (Lucien) et un métier. Elle est pharmacienne. Elle aime aussi un autre homme, Aurélien, mais elle passe la fin de l'hiver, cachée à Giverny, avec Paul Denis qu'elle n'aime pas. C'est absurde. C'est est un temps « volé », volé à la vie qu'elle devrait avoir, aux occupations légitimes et à celles qu'on dit illégitimes, aux systèmes des gestes que l'on attend d'elle. Ce temps volé,

1. Louis Aragon, *Aurélien* [1944], Gallimard, « Folio », 1966, p. 503.

elle n'en fait rien de particulier. Il est, du fait même d'être « volé », « gâché ». Ce n'est pas qu'elle prenne son temps, ou le temps. Elle « traîne ». Elle retarde seulement le moment où elle réintégrera sa vie.

Aurélien n'a pas besoin de voler du temps, parce qu'il est déjà maître de son temps, le maître d'un temps vide. Il vit de ses rentes, dans sa garçonnière sur l'île Saint-Louis. Il n'a rien à faire et peut se contenter de perdre son temps. C'est du reste ce qu'il a toujours fait : huit années d'armée – son service, puis la guerre – après lesquelles il a décidé de perdre son temps tout seul, sans plus laisser l'armée s'en charger. C'était il y a trois ans : « Trois ans où d'abord Aurélien avait aimé faire l'expérience du temps perdu, non plus dans l'engrenage militaire, mais pour son compte propre ¹. »

Aurélien « traîne » tout autant que Bérénice. Le terme est utilisé à plusieurs reprises. Aurélien traîne au Lulli's ou dans les rues de Paris. On le décrit rapidement comme « un grand garçon, distingué, traînard qu'on voyait à Montmartre, ou chez Mary de Perseval, ou chez les Barbentane ² ». Ce n'est pas, lui non plus, qu'il prenne le temps, ou du bon temps. Il n'y prend aucun plaisir, même s'il a pu le croire. Le départ de Bérénice, en tout cas, lui ouvre les yeux tout à fait :

Aurélien éprouvait le vide absolu de sa vie. Il avait cru, plus ou moins, jusqu'alors qu'il faisait quelque chose, qu'il trompait assez bien la mort [...]. Comme ce dilettantisme lui paraissait aujourd'hui creux, inutile ! Il ne désirait rien. Pas même le soleil, la chaleur ³.

1. *Ibid.*, p. 46.

2. *Ibid.*, p. 437.

3. *Ibid.*, p. 402-403.

Aurélien a beau n'avoir pas une vie, une vie comme celle de Bérénice, il joue lui aussi à repousser l'échéance, le moment où la vie le prendra. Et c'est dans l'attente de Bérénice que la vie du travail, la vie commune, le rattrape pour la première fois. De façon tout à fait prosaïque. Il fait le ménage, avant de recevoir Bérénice. Il commence à nettoyer et ne peut plus s'arrêter. Il est tombé insensiblement dans l'activité. Et cela parce qu'il s'est laissé fasciner par le spectre de la netteté.

Quand on s'y met, quand on commence à regarder avec les yeux du désœuvrement chaque centimètre carré du sol et des murs, des meubles, les étoffes, tout a besoin d'un nettoyage attentif [...]. On peut frotter sans fin [...]. Cela touche à la folie, on ne peut plus croire à la propreté, on sait de façon aiguë que toute propreté est relative, on divise à l'infini le champ de ces soins infirmiers, et on est saisi de désespoir, tout à coup, de constater que dans cette passion d'astiquage on n'a attaqué qu'une infime part de l'objet douteux, du tapis broissé comme un animal malade, et qu'il reste un inépuisable domaine de la saleté, ou pire, de l'absence de netteté¹.

Aragon a raison, j'en suis persuadé. La « netteté », la propreté absolue, est toujours susceptible de commencer à hanter celui qui traîne, comme une image qui n'est jamais réalisée mais nous obsède. Le ménage devient alors une manie. Et c'est la façon dont la vie laborieuse, sous cette forme apparemment inoffensive d'une activité mécanique, solitaire, prend d'abord Aurélien dans ces filets. Il ne s'en sortira pas et choisira en effet un travail.

1. *Ibid.*, p. 382.

Quoi qu'il en soit, dans ces quelques mois où leurs vies se croisent, Aurélien traîne comme Bérénice et elle perd son temps comme lui. Le temps simplement perdu d'Aurélien et le temps volé de Bérénice finissent par se ressembler. Ce sont deux modalités d'un « traîner », d'un temps perdu en général. Il faut revenir à ces considérations d'économie, qu'Aragon mêle aux sentiments de Bérénice. Le temps qu'elle vole ne s'accumule pas. Ce n'est pas qu'il forme un trésor, une fortune, une réserve de temps qu'elle pourrait ensuite utiliser à autre chose. Elle a volé du temps, mais ce temps volé ne sert à rien. Il est « gâché », « dilapidé ». Il s'est transformé dès lors qu'elle l'a volé. Il a changé de nature. En fait, il a cessé d'être de l'argent. Sur ce registre du temps-argent, il est passé tout entier du côté des pertes, et c'est bien ce qui ennuie Bérénice, ce qui heurte notre sens de l'économie.

*

Dans le film *Time Out*¹, les gens s'échangent du temps. Ils portent au poignet une sorte de cadran qui marque le temps qu'il leur reste à vivre, à la seconde près. Et, en se serrant la main, ils peuvent se donner du temps, par générosité, en échange d'un service rendu ou pour acheter quelque marchandise. C'est sous forme de temps qu'ils reçoivent leur salaire. Ils paient leurs courses en laissant au commerçant quelques minutes de leur vie. S'ils ont des revenus suffisants, s'ils gagnent plus qu'ils ne dépensent, ils vivent indéfini-

1. Andrew Niccol, *Time Out*, 20th Century Fox, 2011.

ment. Au contraire, il arrive à ceux qui ne sont pas riches d'avoir dilapidé tout leur temps. Ou de se rendre compte qu'ils vont bientôt se trouver à court de temps, peut-être parce que la banque a commis une erreur, peu importe. S'il s'échange, le temps passe aussi et, à chaque seconde qui s'écoule, le chiffre au cadran perd une unité, jusqu'à ce qu'il s'annule, et c'est la mort. Le malheureux s'écroule, en pleine rue parfois, dès que son cadran marque zéro.

C'est à Benjamin Franklin que nous devons la formule : « Le temps, c'est de l'argent. » Le philosophe américain n'avait en vue que des situations de la vie. Si je travaille une heure, j'augmente d'autant la valeur de ce que je produis. Et, pendant ce temps, les arbres dans mon jardin poussent, qui me donneront des fruits et me rapporteront bien quand je les débiterai en bûches. Et mes moutons grossissent, c'est de l'argent aussi dans cette viande et cette laine qui couvrent leurs côtes. Évidemment, il faut posséder un jardin et faire quelque chose de son temps. Il faut que le temps s'inscrive dans une vie, sociale et laborieuse.

« Prendre le temps », en français, semble exiger un complément. On prend le temps de bien manger, ou de faire du sport. Prendre son temps aussi suppose que l'on a un dessein particulier, un but vers lequel on se dirige avec une lenteur réfléchie et souvent langoureuse. Il y a un plaisir particulier, quelque chose d'érotique, à prendre son temps. Je dispose finalement d'un certain laps de temps, d'une certaine somme de temps, peu importe comment, et je décide de le dépenser pour

mon propre plaisir. Je prends mon temps comme je retire de l'argent à la banque.

Je donne parfois de mon temps, quand je m'astreins à une tâche qui ne me rapporte rien, une œuvre de charité ou un travail d'intérêt général. L'enseignant donne aussi le temps aux étudiants de terminer leur devoir, et eux peuvent chercher à gagner du temps, ce qui signifie ou bien qu'ils essayent d'obtenir quelques minutes supplémentaires ou bien qu'ils s'efforcent d'avancer plus vite pour avoir fini plus tôt et disposer ensuite librement de ce temps qu'ils auront gagné.

Le temps « volé », tel que le décrit Aragon, le temps perdu n'entre pas dans ces échanges, cette économie. Sans quoi Bérénice n'aurait aucune raison de s'inquiéter. Elle ne dépense pas son temps, elle le vole. Mais, justement, ce temps volé, ce n'est plus de l'argent. Il n'est plus rien qui puisse s'économiser, ni se prendre, ni se donner. Ce temps n'est pas perdu au sens où elle ne l'aurait plus. Elle l'a sur les bras. Mais elle ne peut plus rien en faire.

Sans doute, les gens, dans *Time Out*, pourraient en un sens perdre ou voler du temps. Sans savoir pourquoi, Bérénice, dans cet univers, s'apercevrait qu'il lui manque vingt minutes sur son cadran, comme elle peut s'apercevoir qu'il lui manque vingt francs dans son portefeuille. On a pu les lui voler, ou elle les aura laissés tomber dans la rue. Mais ce billet de vingt francs servira selon toute probabilité à quelqu'un d'autre. De même que le temps volé sur le cadran n'aurait aucune raison d'être gâché.

Le temps que vole Bérénice dans le roman d'Aragon n'est donc pas du temps en plus sur le cadran, et le temps perdu d'Aurélien n'est pas seulement du temps

en moins. Ils n'auraient alors rien de commun. Le temps volé, le temps perdu en général, est un temps qui ne compte pas, un temps détaché de la vie, de la suite des minutes marquées sur le cadran. C'est en cela que Bérénice vole du temps : elle l'arrache à la vie dans laquelle elle devrait rentrer. Ce n'est pas seulement perdre du temps, c'est perdre le temps, le fil du temps, et les gens de *Time Out* n'en ont plus la possibilité : le temps qui passe se marque à leur poignet.

*

À la fin du XIX^e siècle, Marey invente un fusil pour tuer le temps. Il suffit de viser, un oiseau par exemple, un homme qui court, des mouvements dont les détails nous échappent, que leur temporalité même nous rend confus, « que notre œil ne saurait saisir parce qu'ils sont trop lents, trop rapides ou trop compliqués ¹ ». Le fusil n'a pas besoin de balle ni de poudre. Un appareil photographique est fixé sur le canon qui prend des images à intervalles très rapides. Celles-ci sont ensuite montées les unes à côté des autres. Ainsi, le mouvement est décomposé en une série d'images voisines et ce que le temps nous cachait s'étend maintenant sous nos yeux dans l'espace. Le temps a perdu son efficace. Il est mort.

Il y a donc différentes façons de tuer le temps. On tue le temps en général quand on s'ennuie, quand on

1. Étienne-Jules Marey, « La chronophotographie », *Revue générale des sciences pures et appliquées*, n° 21 (1891), p. 689-719, ici p. 690.

n'a rien à faire : les détenus dans une prison, les militaires dans leur caserne. On joue aux cartes par exemple. On s'efforce de ne pas voir le temps passer. Ou plus exactement on cherche à l'immobiliser, pour qu'il s'écroule ensuite d'un seul bloc.

Tuer le temps, c'est supprimer cet écoulement devenu insupportable, cette affreuse mélodie du tic-tac, ce mouvement odieux qui se marque sur l'horloge, à mesure que les aiguilles se déplacent, seconde après seconde, minute après minute. Il ne s'agit pas seulement d'en détourner son attention, de le rendre invisible, mais bel et bien de l'annuler. Lire un roman, écrire une lettre pourrait m'occuper, pendant que j'attends, mais ne suffirait pas à tuer le temps. Lire, ou écrire, suppose un temps, qui progresse et donne lieu à une histoire, alors que le jeu de cartes, les parties qui recommencent, les mains toujours à nouveau distribuées s'accommodent d'un temps qui se répète et tourne en rond. Tuer le temps, quand on s'ennuie, ce serait le fixer dans un instant, un instant long comme une partie de cartes peut-être, dont on se réveillerait d'un seul coup, comme le château de la Belle au bois dormant après cent ans.

Un geste absurde peut aussi tuer le temps dans le même sens en l'empêchant de faire histoire, de manifester un progrès. Il y a, dans la vie, des moments insensés qui marquent de telles ruptures dans le fil du temps que nous ne pouvons pas les ranger, les inscrire dans l'ordre de notre vie.

*

C'est un temps où l'on ne travaille pas, parce que l'on est au chômage, parce que l'on veut reprendre des

études. L'inactivité consiste avant tout à ne pas travailler. Elle est alors relative. Par exemple, jouer du piano sera une inactivité, un loisir, pour celui dont le métier est d'enseigner les mathématiques, mais un travail pour le musicien. La relation peut aussi s'inverser. Le professeur de mathématiques sera convaincu de perdre son temps au lycée et que la vraie vie ne commence qu'au moment où il ouvre son piano, tandis que le musicien lui aussi désabusé rêvera de devenir mathématicien pendant qu'il perd son temps à répéter ses gammes.

Pouvons-nous adopter une inactivité absolue, radicale, qui ne soit pas susceptible de retomber dans l'activité ? Ce n'est pas une question d'occuper le temps. N'importe quelle occupation peut se transformer d'un certain point de vue en une activité. La promenade sera une activité pour le détective qui file son suspect, une heure passée dans la voiture à manger un sandwich aussi. Est-ce une question d'état d'esprit ? Sans doute, il faudrait veiller à refuser l'activité, interrompre nos gestes dès que ceux-ci prennent une consistance qui leur permet de faire sens. Mais le sens que prennent nos gestes dépend-il seulement de notre état d'esprit ? Ou devons-nous prendre en compte le contexte, l'histoire, le rythme dans lequel nos gestes s'inscrivent ?

Bérénice, du moins, s'applique à refuser de rentrer dans le système des activités de la vie commune. Elle est partie avec Paul Denis, mais il ne s'agit pas de l'épouser, ni de refaire sa vie avec lui, ni d'avoir aucune vie que l'on puisse reconnaître comme telle, pas même

une vie de bohème, une vie d'artiste, rien qui prenne un nom, rien.

Bérénice est-elle en congé d'inactivité ? Elle est dans l'inactivité, mais est-elle en congé ? Elle n'est pas en vacances, car, dès le début, les vacances ont un terme, que marquera le retour au travail. Les vacances ne représentent qu'une nécessaire détente, un moment où l'on reconstitue sa force de travail, une façon de reprendre son souffle. L'activité appelle le repos, qui ne la contredit pas. Mais Bérénice est en lutte contre la vie réglée et l'idée d'activité qui la sous-tend. Elle ne fait rien et ne se repose pas non plus, parce que l'on ne se repose qu'après avoir agi et dans le but d'agir à nouveau.

Comment fait-elle ? Comment faire pour ne rien faire ?

Oublier

K. était marin¹. À dix-neuf ans, un accident a endommagé certaines parties de son cerveau et, depuis, K. ne se souvient pas de ce qui lui arrive. Il oublie tout, jusqu'au temps qui passe. Il a gardé la mémoire de ces premières années, avant son accident, il a aussi gardé une mémoire immédiate, des quelque trois minutes qui précèdent, mais celles-ci s'effacent toujours à nouveau. La vie s'écoule sans pouvoir s'enregistrer dans le cerveau du patient. Il a bien intégré avoir été victime d'un grave accident et se trouver à l'hôpital, mais il croit toujours avoir dix-neuf ans, alors qu'il en a cinquante. Son médecin a toujours pour lui un visage nouveau. Il ne souvient pas de l'avoir jamais rencontré. Si la conversation dure, il en oublie le point de départ. Quand son frère vient le voir, K. lui demande de quelle maladie il est atteint, qui le fait vieillir si vite. Un jour, le médecin place un miroir devant lui, et K., voyant son visage vieilli, sans qu'il en ait jamais eu conscience, est terrifié. Au bout de quelques minutes, il a tout oublié.

1. Oliver Sacks, *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau* [1985], chap. 1, Seuil, « Points », 1992.

L'oubli est une autre façon de perdre son temps. Ce que nous oublions est bien perdu. Ce temps s'est volatilisé : il semble n'en rien rester. Et, dans le cas de K., l'oubli, cette façon de perdre son temps, semble impliquer toutes les autres. Car K. perd son temps, en tous les autres sens : il traîne dans sa chambre d'hôpital, sans rien pouvoir faire d'utile ou qui implique un devenir. Il ne peut pas lire, ni écrire, ni discuter, s'instruire, réaliser un travail continu, car il oublie ce qu'il a commencé. Son temps n'est qu'une répétition. K. s'est détaché du temps humain, du temps commun.

Oublier, à la façon de K., est aussi traîner. Mais est-ce toujours vrai ? Inversement, traîner est-ce oublier ? On oublie peut-être tout le reste pendant que l'on traîne. Et l'on oublie peut-être aussi finalement les heures où l'on traîne.

Nous ne perdons pas seulement le passé mais une multitude d'instantanés dans le présent qui nous échappent. Placez-vous devant un miroir, regardez votre œil gauche, puis votre œil droit, puis votre œil gauche à nouveau. Vous n'avez pas vu vos yeux bouger. Ce n'est pas une question de vitesse. Si quelqu'un d'autre observerait vos yeux tour à tour, vous verriez ses propres yeux se déplacer. Si vos yeux vous semblent immobiles, c'est parce que vous (vos rétines, votre cerveau ou votre esprit, comment savoir ?) effacez leur mouvement. Nous recouvrons ainsi par des plans immobiles des mouvements qui nous sont trop rapides ou qui, pour une raison ou pour une autre, ne nous intéressent pas.

Nous pourrions vivre dans une temporalité, un rythme, plus rapide. Notre perception pourrait avoir

Mise en pages par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000616.N001
Dépôt légal : septembre 2013